

LEO HENRY

SECRET  
HEAVE

JACQUES MUCCHIELLI

Léo Henry & Jacques Mucchielli

# Sur le fleuve

Ouvrage dirigé par Bertrand Bonnet



Les éditions Dystopia vous proposent volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions Dystopia, vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **dystopia.fr**



# Dystopia Workshop

Sur le fleuve  
Léo Henry & Jacques Mucchielli  
Couverture : Stéphane Perger

PDF v1 – 14/06/2011

© Dystopia Workshop 2011  
11, square Lamartine 91000 Evry  
[www.dystopia.fr](http://www.dystopia.fr)

Dépôt légal : juin 2012  
ISBN : 978-2-9535951-8-5

*Dramatis personæ*

**Javier Jiménez** : noble castillan  
**Dolorès Jiménez** : son épouse indigène  
**Padre Revilla** : ancien inquisiteur  
**Mateo Espina** : son secrétaire  
**Jens Vellemans** : soldat néerlandais  
**Dumè Renuzu** : mercenaire corse  
**Aritza Ibai Makhila** : marin navarrais  
**Francisco Prado** : chasseur galicien  
**Gianfranco Colleoni** : jésuite fou  
**Tyvra'i** : Petit Frère

## Prologue : Tambours

— Qu'on la brûle, avait dit Javier Jiménez.

Les Indiens attaquèrent.

La venue des conquistadors perturbait leur cérémonie religieuse et ils tentèrent d'abord de chasser les intrus loin du village. Ils guettaient, arc à la main, en bordure du fleuve. Quand les radeaux approchèrent, ils firent pleuvoir les flèches empoisonnées. Sur la plage une oga, demeure commune des Indiens, illuminée de flambeaux plantés dans le sable, résonnait au rythme du tambour.

Aritza Ibai Makhila fit signe aux hommes qui pilotaient les embarcations de manœuvrer. Les radeaux se laissèrent reprendre par le courant, tracter par le fleuve jusqu'en son centre. Puis ils s'immobilisèrent, les soldats ramant contre l'écume. Les tirs indiens venaient mourir dans l'eau à quelques mètres du convoi.

À contrecœur, Jens Velleman ordonna de riposter. Dumè Renu, le second du Néerlandais, était encore étonné du courage des sauvages. Ceux-ci n'avaient jamais vu d'arme à feu et devaient penser que les balles qui les fauchaient étaient l'œuvre de quelque magie diabolique. Mais une fois encore les guerriers se battirent jusqu'au dernier, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus un homme valide sur la plage.

On accosta. Francisco Prado fut le premier à mettre pied à terre. Il examina les armes des vaincus, banda un arc pour en éprouver la tension, admira le fil des flèches. Dans la demeure commune le tambour scandait ses mystères, de plus en plus lent.

Les esclaves indiens qui accompagnaient l'expédition restaient tournés vers l'oga. Respect et crainte se mêlaient dans leur regard. Les soldats, eux, ne ressentaient que la peur. Malgré une victoire rapide, malgré la supériorité des fusils sur les arcs et la faible résistance de la tribu, le battement du tambour, les bruits étranges de la forêt les mettaient mal à l'aise.

Padre Revilla et son secrétaire, Mateo Espina, échangèrent quelques mots avec Javier Jiménez.

Les sauvages ne représentaient plus de menace, estimait le bras droit de l'inquisiteur. Ce dernier était pressé de continuer. On

pouvait remettre les radeaux à flot sans tarder et profiter de quelques heures de lune pour avancer sur le fleuve. Ils ne craignaient pas grand-chose à laisser les survivants se livrer à leurs rites barbares.

Mais le jeune noble qui finançait l'expédition n'était pas de cet avis. Et il n'aimait pas être contrarié.

Il avait ordonné d'incendier l'oga.

Padre Revilla soupira et, d'un geste du bras, signifia son accord, pourvu qu'on ne perde pas trop de temps. Alors Jiménez donna l'ordre à Vellemans, et le Néerlandais transmit la consigne à Renusu. Le Corse regarda son commandant, les hommes silencieux sur la plage. Tous attendaient, visages fermés, qu'il se prononce. Aucun ne bougerait de sa propre initiative. Aussi Dumè cracha-t-il par terre pour marquer sa réticence, signifier à tous qu'il désapprouvait un acte aussi lâche et vain, avant d'arracher une torche plantée dans le sable et de s'approcher du bâtiment. C'est lui-même qui y mit le feu.

Les flammes léchèrent l'oga, rampèrent le long des branches de la charpente. Les parois de la hutte s'embrasèrent très vite, le feu gagna le toit de feuilles de palme qui s'effondra en quelques instants. Le tambour se tut. Les Indiens de la compagnie se mirent à geindre, à se lamenter. Dolorès, l'épouse indigène de Jiménez, comprenait ce qu'ils disaient, mais ne traduisait pas. L'incendie teignait de rouge le visage de son mari, qui pointait encore son arme vers la porte ouverte. Il souriait tandis que les esclaves, dans leurs plaintes étranges, suppliaient déjà, priaient pour que le sacrilège qu'ils commettaient leur soit pardonné.

Une silhouette surgit à l'entrée de l'oga, celle d'un chaman en tenue cérémonielle. Ses habits compliqués, de paille tressée et de plumes, brûlaient avec de courtes flammes. Javier, mousquet épaulé, le tira presque à bout portant. Le sorcier tituba, marcha encore quelques pas, s'effondra sur la plage. La cicatrice sur la tempe de Jens Vellemans se mit à le lancer. Son imagination lui jouait des tours : il avait cru entendre un hurlement à l'intérieur de son crâne. Le cri d'un animal, celui d'un enfant, peut-être.

Les esclaves indigènes remirent à la hâte les radeaux sur le fleuve. On embarqua. Personne ne se retourna pour contempler le ciel que l'incendie gagnait de proche en proche. L'oga s'affaissa sur elle-même, les montants s'effondrèrent comme autant d'os noircis, un spectre de fumée noire monta vers le ciel, jusqu'à caresser la lune.

Le voyage ne faisait que commencer.

# Jauára ichê

*Ô vous mes pères,  
pères de mes pères,  
et vous, frères de la forêt.  
Ô vous, mes petites mères  
et mes grandes sœurs  
qui enfantez le peuple des dieux.  
Ô mes amis singes  
mes amis tortues  
et mes amis jaguars  
qui peuplez la deuxième terre  
et y respirez chaque jour.  
Ô vous mes ennemis  
vous que je ne connais qu'en rêve :  
venez tous à l'oga  
Asseyez-vous sur la terre  
couvrez le feu de feuilles  
et prêtez l'oreille à la voix des flammes.  
Ma parole naît des racines  
et saigne dans la sève  
ma parole fume dans la feuille  
et brûle dans le fruit.  
Écoutez ma voix.  
Elle sourd de la forêt  
et tombe avec la pluie  
elle coule avec le fleuve.  
Ô vous, mes compagnons de ce monde imparfait  
vous qui m'avez vu naître  
vous qui m'avez vu grandir  
et ô vous tous,  
qui ne connaissez pas même mon nom.  
Ce qui sort de cette bouche sans dent  
est une histoire de forêt.  
Elle parle de ce qui était  
de ce qui est parfois encore  
de ce qui, jamais plus, ne sera.  
Elle dit qu'en attendant le monde parfait  
en attendant la troisième terre  
il nous reste les histoires  
il nous reste les voix qui montent des foyers.  
La mienne brûle dans la nuit.  
Ma voix craque  
ma voix fume.  
Elle porte au ciel les parfums de la terre.*

*Elle est ce qui reste lorsque s'est tu le grillon.  
Écoutez-la.  
Écoutez-la.  
Ô vous tous.  
Écoutez-moi.*

# 1. El Dorado

Ils avaient halé les embarcations à sec pour la nuit, sur le sable rouge d'une plage qui s'étirait sur toute la courbure du fleuve. Les soldats de garde maintenaient les feux vivaces pour éloigner l'humidité, les bêtes malignes, les esprits invisibles.

À chaque quart, par peur de manquer de combustible, ils envoyaient des Indiens chercher du bois. Ceux-ci obéissaient de mauvaise grâce : enrôlés à Bogotá, ils n'étaient pas plus familiers de la forêt que les Blancs qui leur donnaient des ordres, et les mille voix de la jungle les faisaient pareillement frissonner.

L'aube pointait. Jens Velleman avait marché quelques minutes vers l'aval, jusqu'à se trouver seul. Il s'était dévêtu et était entré dans le fleuve jusqu'aux genoux lorsqu'il entendit les bruits, dans son dos. Des buissons craquaient, comme sous les pas d'un gros animal. Son épée était restée au camp et son poignard, glissé dans la sangle d'une botte, était sur la berge, hors de portée. Le mercenaire néerlandais voyageait depuis assez longtemps dans le Nouveau Monde pour avoir entendu parler des gros félins glabres qui rôdaient dans la selve.

Il resta immobile, yeux rivés sur les premiers arbres. Les oiseaux s'étaient tus. Un singe sautait de cime en cime. Mais ce qui sortit de la forêt était plus étonnant encore que ce à quoi Velleman s'attendait : c'était un homme blanc, escorté de trois sauvages. Il arborait une bure déchirée, une barbe hirsute et, pendue autour du cou, une croix chrétienne piquée de plumes orange. Ses Indiens étaient nus, à l'exception d'un tissu plié sur l'aine, et leurs visages teints de bandes diagonales leur donnaient des airs de masques.

Tous quatre avancèrent sur le Hollandais, ne manifestant aucune surprise de le trouver en si étrange posture. Aucun n'était armé. Quand il fut à portée, le religieux prit la parole. Il s'exprimait en latin, avec un fort accent italien.

— Salutations, homme du fleuve. Je suppose que vous êtes El Dorado, qui chaque matin se baigne pour peler sa peau couverte d'or.

À pas prudents, Jens avança vers la berge. Les yeux du moine

brillaient de fièvre et son sourire trop large révélait des dents mauvaises, brunies par un régime de racines et de viande de brousse.

— Je dirige les soldats de l'expédition Revilla. Mon nom est Vellemans et ma peau n'est faite que de cuir, je le crains. Et vous ? Que faites-vous si loin de vos terres ?

— Je reconnais pour miennes toutes les terres qu'a créées le Seigneur... Et me souviens que l'on me nommait Gianfranco Colleoni lorsque j'ai quitté Lima à pied, il y a de cela des années. Auriez-vous de la nourriture pour chrétien dans votre camp ? De la farine de blé. Du vin, peut-être ?

Les Indiens, avec un désintéret lointain, regardaient le Néerlandais se rhabiller, opaques à la conversation. L'un d'eux, accroupi, fouillait du doigt le sable à la recherche de vers comestibles.

— Il vaut mieux que vous restiez ici, frère Colleoni. Nous avons eu il y a peu un accrochage avec les sauvages et nos soldats sont encore nerveux. Je vais prévenir mon commandement de votre présence et nous viendrons vous voir.

— Dieu soit loué dans toutes ses œuvres.

Le campement bruissait déjà d'activité. Autour des foyers les hommes mangeaient leur ration, farine bouillie dans l'eau du fleuve, galettes de maïs plus sèches que du charbon.

Ils démontaient les abris, chargeaient les bardas. La chaleur, déjà pesante, noyait les hommes de sueur et rendait le travail pénible. Les dernières pluies remontaient à plusieurs semaines. La seule consolation était de penser que la sécheresse gardait l'expédition des insectes. Sans eaux stagnantes où pulluler, les moustiques restaient dans la forêt.

Plus loin, Ibai Makhila reclouait, à gros toc-toc, les traverses d'un des radeaux. Il était responsable de la navigation sur le fleuve et préférait s'assurer lui-même de la solidité des embarcations. Le géant navarrais essuya la transpiration de son crâne, se massa la poitrine un instant en regardant le fleuve puis repris sa tâche. Les pointes s'enfonçaient facilement sous ses coups de marteaux puissants.

Javier Jiménez était assis sur son trône – un tabouret de bois qu'il avait fait couvrir de brocards – et il remâchait de la bouillie, s'éventant de la main.

— Vous allez attraper une pneumonie à vous mouiller ainsi chaque matin. Ce sont les pluies du Nord qui vous manquent ?

— Où est Revilla ?

— Dans sa tente, avec son secrétaire. Sans doute à se lire des psaumes.

Don Jiménez ricana et pinça la cuisse de sa compagne.

Nul ne savait ce que ce noble castillan faisait dans la jungle et

pourquoi il avait choisi d'accompagner l'expédition qu'il finançait. La plupart des hommes se méfiaient de lui, les commandants ne le supportaient que comme un mal nécessaire. Et tous lui enviaient, par surcroît, la compagnie de Dolorès, cette indigène aux manières hautaines qu'il avait imposée comme traductrice. Malgré sa peau très brune et ses yeux fendus elle semblait parfois à leurs yeux aussi belle que la Sainte Vierge. Et tout aussi inaccessible.

Vellemans jaugea, en passant à côté des tonneaux scellés, la quantité de vivres restante. Deux tapirs chassés l'avant-veille avaient été mis en saumure, augmentant d'autant les réserves. Leur chair n'était pas aussi mauvaise que le prétendait Prado, et ils étaient plus faciles à capturer que les oiseaux. Cela permettrait de tenir une semaine, dix jours au plus. Après il faudrait faire demi-tour, à contre-courant, revenir au grand camp, une quinzaine de jours plus haut sur le fleuve, là où ils avaient laissé l'essentiel des provisions, des bêtes et des hommes, pour embarquer sur les bateaux.

Deux des soldats s'étaient couchés fiévreux mais semblaient avoir profité de leur nuit de repos. Vellemans savait l'importance de bien évaluer les hommes, et ceux qui l'accompagnaient devaient être solides. Il les envoya charger les radeaux et aider à l'évacuation du camp, puis se dirigea vers l'abri central, d'où le Padre Revilla présidait aux destinées de la trentaine d'âmes de sa colonne.

— *Celui qui peut dire combien il aime n'aime que trop peu.*

— Je vous demande pardon ?

Mateo Espina, l'aide de camp de l'inquisiteur, mettait tout le monde mal à l'aise. Son teint était maladif, sa complexion faible. Il n'avait pas l'entraînement d'un soldat et passait trop de temps plongé dans les deux livres qu'il avait insisté pour emporter, sa paire de bésicles sur le nez. Les verres étonnaient beaucoup les indigènes de l'escorte, qui vouaient à leur porteur un étrange respect. Les soldats, eux, n'hésitaient pas à cracher sur ses talons.

— C'est de Pétrarque, mon bon Jens. Seriez-vous également opaque à la poésie ?

Vellemans fouillait des yeux l'obscurité. Padre Revilla était sur sa couche, allongé sur le dos, yeux clos et mains jointes, pareil à un gisant. Plongé dans ses prières.

— Mon Père.

— Je vous écoute.

Il ne bougea pas d'un pouce.

Revilla était un homme très impressionnant, de quelques années plus jeune que le guerrier seulement, et presque aussi bien bâti. Il avait des yeux sagaces et un visage dur, une voix apaisante. C'était un très bon inquisiteur avant de devoir quitter l'Europe.

— J'ai rencontré un homme, à quelques minutes du camp. Un Chrétien.

Le père ouvrit les yeux mais ne se leva pas.

— Vous a-t-il donné son nom ?

— Il dit s'appeler Colleoni. Je le crois vénitien.

— Que fait-il ici ? Que peut-il pour nous ?

Espina avait quitté son lutrin pour se joindre aux débats :

— Êtes-vous sûr de ne pas avoir abusé du vin hier au soir ?

— Il est sorti de la forêt, mon Père. Et m'a parlé d'El Dorado.

Le silence se fit complet dans le noir de la tente. On entendait, au dehors, le babil obscur des Indiens à la tâche.

— Le Seigneur nous l'envoie, Vellemans. Faites-le chercher.

Les sauvages qui accompagnaient le moine boudèrent la collation qui leur fût servie et s'assirent à l'écart, n'échangeant entre eux que quelques grognements. Mais le Blanc mangea leurs portions avec un appétit féroce et de grands gestes, sans cesser de parler. On se tenait à l'écart des radeaux, prêts à être mis à l'eau, chargés pour le départ.

— Vous cherchez Manoa, dit Colleoni, pas vrai ? Les cités d'or ne sont plus loin, plus loin du tout. Deux jours en bas du fleuve, trois peut-être. Tous les frères des tribus connaissent Manoa. Ils disent combien ça brille, là-bas, comment tout reluit. Bien sûr, je vais vous aider.

Et il tendait son bol pour qu'on lui resserve une lampée d'esprit de canne.

Les responsables de l'expédition s'entre-regardaient, perplexes. Cela faisait plus d'un mois et demi qu'ils n'avaient croisé d'autres Blancs que ceux de leur troupe, et la présence inopinée de Colleoni, si loin de toute civilisation, était pour le moins surprenante.

Jiménez se moucha entre ses doigts, puis fit signe au Padre Revilla.

— Il faut que nous parlions.

L'inquisiteur opina. À Colleoni :

— Restez ici, mon Fils. Nous avons à débattre.

Dumè Renu suivit avec un grognement de mépris, auquel Vellemans s'abstint de réagir. Son commandant en second, depuis l'épisode de l'oga, ne cachait plus la mauvaise opinion qu'il avait de ses supérieurs. C'était un soldat robuste et un combattant remarquable, mais le Corse était sanguin. Et il refusait de plus en plus souvent d'écouter.

Lorsqu'ils furent à l'abri des oreilles du moine, il fut le premier à prendre la parole :

— Tranchons-lui la gorge. Et pendons ses sauvages. Ils ne peuvent être là que par le biais du Démon.

— Pourquoi ne pas les saler, plutôt, et les manger plus tard ?  
ironisa Espina.

Revilla paraissait préoccupé :

— Tais-toi, Mateo, nous n'avons pas le temps pour ces querelles.

— Quelle que soit notre décision, il faut la prendre vite, confirma Vellemans. Les journées sont courtes. Nous devons repartir sans tarder. Avons-nous la place de les accueillir sur un des radeaux, Aritza ?

— Cela ne pose pas de problème, répondit le Navarrais.

— Bon, reprit Jiménez, le Jésuite nous a dit ce que nous voulions savoir. Pourquoi nourrir quatre bouches de plus ?

Joignant le geste à la parole, le Castillan remit sa cape d'aplomb, faisant mine de quitter l'assemblée.

— Qu'en dites-vous, Prado ?

L'inquisiteur s'adressait au dernier de ses lieutenants, un Galicien discret et laconique, solide gaillard aux yeux très clairs, qui avait déjà tiré l'expédition de plusieurs mauvais pas. Il était occupé à tailler en pointe une branche d'essence très dure à l'aide de son couteau de chasse.

— Faites ce que vous voulez.

— Entendu, conclut le secrétaire, qu'ils montent sur le premier radeau.

Dumè Renusu se signa.

— C'est hors de question.

— Vous n'avez qu'à changer d'embarcation si leur compagnie vous incommode...

— Cette discussion n'a aucun sens ! insista Jiménez, qui avait fait volte-face. Nous n'allons pas venir en aide à chaque âme en peine de cette forêt !

L'inquisiteur tenta de lui saisir le bras, mais le noble repoussa sa main avec violence.

— Où est ma pipe ? piailla-t-il, quittant le cercle à grands pas. Où est Dolorès ?

Une fois le calme revenu l'inquisiteur conclut :

— Colleoni est notre frère en Jésus. La charité chrétienne nous commande de le recueillir.

Et il leva la réunion.

On se dispersa. Renusu jeta un regard sombre vers Vellemans, aigri par son absence de soutien. Mais son commandant était concentré sur autre chose, attentif aux jeux d'un soleil déjà haut sur les eaux brunes.

— Il est grand temps d'y aller. Que chacun s'affaire à son radeau.

## 2. Exils

Javier Jiménez s'éloignait, furieux, ponctuant ses pas de coups de pieds dans le sable, soulevant autour de lui la poussière rouge. Un sauvage croisa son regard et le Castillan, sans s'arrêter de marcher, le gifla du revers de la main. Plus loin, il tira son mouchoir pour nettoyer le sang sur sa chevalière. La lourde bague en or arborait les armoiries de sa famille : un loup rampant vers la dextre.

Arrivé au campement qu'on démontait, Jiménez fouilla les caisses où s'entassaient ses affaires personnelles. Il ne retrouvait pas sa pipe. Avait-on fouillé dans ses affaires ? Ce Jésuite que Revilla avait recueilli ne lui inspirait nulle confiance. Les autres non plus, à vrai dire... La façon dont ils contestaient sans cesse son autorité, discutaient ses décisions, le mettait hors de lui. C'était lui qui commandait cette expédition. Lui qui donnait les ordres. Il ne pouvait pas se laisser rabaisser de la sorte.

Il ne pouvait se fier à personne. Javier chercha du regard quelqu'un, quelque chose à frapper. Il s'en voulait de ce moment de faiblesse. Il se sentait fiévreux depuis quelques jours, ses nuits étaient troublées de cauchemars. Mais il aurait tout de même dû faire preuve de plus force, de plus de fermeté. Personne ne devait remettre en cause son pouvoir.

Sa cape se prit dans des buissons. Jiménez avait marché sans s'en rendre compte jusqu'à l'orée de la forêt. Dieu qu'il détestait ces lieux, ce fleuve, ce pays tout entier. Il tira sur son habit, l'étoffe prise aux épines du fourré se déchira. De rage, il détacha sa cape et la céda à l'arbuste.

Il était sur le point de faire demi-tour pour rejoindre le campement quand un craquement attira son attention. Quelqu'un l'observait depuis l'abri des arbres. Jiménez avança, sur ses gardes. Il y eut alors un bruit de course. Les pas d'un homme, qui fuyait à son approche. Le Castillan se mit à courir dans la forêt, abandonnant toute prudence.

Il avait un terrible besoin de châtier l'impudent qui osait l'épier.

Le Castillan s'arrêta au bout de quelques mètres de course dans la forêt. Les alentours s'étaient soudain faits silencieux. Jiménez

n'entendait plus rien, que son cœur qui battait un rythme étrange, une cadence de tambour sauvage.

La forêt était sombre, les hautes branches contrariaient les rayons du soleil, coloraient tout de crépuscule.

L'odeur pris le Castillan à la gorge, il se retourna, lentement.

Quelque chose bougeait entre les arbres. Quelque chose...

— Mon Dieu, murmura Javier Jiménez. Dolorès ! Non !

Une demi-heure fut encore nécessaire à pousser les embarcations dans le courant. Les Indiens arc-boutés tiraient à s'en briser l'échine, ce que les sauvages de Colleoni, accroupis, jugeaient avec un air de mépris. Il ne restait plus qu'à couper les cordes qui retenaient encore les bateaux à la berge quand Padre Revilla se rendit compte que le Castillan manquait à l'appel.

Il n'y avait presque personne sur la plage. Dumè Renusu, qui avait refusé de partir en tête, proposa d'aller à sa recherche. Prado se dévoua pour l'accompagner.

— Faites vite, ordonna Vellemans, qui embarquait avec Espina.

Prado et Renusu trottèrent vers les bois.

Ils n'eurent aucun mal à retrouver la cape du Castillan, accrochée dans les premiers fourrés. Le Corse la décrocha du bout de son gourdin.

— Qu'est-ce que cet abruti est allé fabriquer...

— Chut.

La forêt était pleine de bruissements, de craquements, de cris. Elle était noire. Quand Renusu avala sa salive, elle lui parut trop épaisse. Mais il suivit le chasseur qui entra dans le bois.

La végétation piétinée traçait une sente. Quelques pas plus loin à peine, ils butèrent sur Jiménez. Sa bouche, ses yeux étaient ouverts, ses poings serrés, comme s'il cherchait à se défendre. À son plastron déchiqueté se mêlait une bouillie rouge.

Dumè détourna la tête, retenant un spasme. Prado s'approcha, presque nez à nez, pour vérifier qu'il n'y avait plus rien à faire. Puis il clôt les yeux du mort.

— Il faut prévenir Revilla, dit le Corse.

— Non, répondit Prado.

— Comment ?

— Il est trop tard et cela ne ferait que nous retarder encore. Jiménez est bien là où il est.

— Vous comptez l'abandonner ?

— Quoi d'autre, Renusu ? Ne me dites pas qu'il va vous manquer.

Le Corse hésita. Certes, Jiménez ne valait pas la peine que tout s'arrête pour lui. Mais même les tyrans avaient droit à une sépulture.

— Que dirons-nous aux autres ? Qu'il avait roulé au fond d'un ravin ? Que nous n'avons pas pu aller l'y chercher ? Personne ne nous croira, Prado.

Francisco regarda Dumè, jeta un coup d'œil au corps puis haussa les épaules.

— Bon... Hâtons-nous alors.

Avant d'arriver au campement, Rensus retint Prado par le bras.

— Qu'est-ce qui a pu faire une chose pareille ? osa enfin demander le Corse.

— Ça ?

Francisco Prado ricana.

— C'est le travail du *jauará*. Jaguar mâle.

On ne mit ni les hommes, ni les Indiens au courant. Les soldats regardèrent leurs chefs s'éloigner vers la forêt sans comprendre, puis ils attendirent, sans oser discuter entre eux de ce qui avait bien pu se passer. L'inquiétude était palpable, seuls les indigènes semblaient indifférents à ce nouveau contre-temps.

Pendant ce temps, Dumè et Aritza avait creusé une fosse au fond de laquelle on avait étendu le corps de Javier Jiménez, dissimulé sous une cape d'apparat prise dans ses possessions, un velours vert acheté à Paris. On fit cercle autour de la tombe improvisée et, alors que Revilla entamait la cérémonie, chacun essaya tant bien que mal de ne pas regarder Dolorès, sauf Espina, qui la dévorait des yeux, le visage tordu en une grimace indéchiffrable.

La jeune femme n'avait pas pleuré, personne ne s'était attendu à ce qu'elle le fasse, mais ses traits étaient tirés, son teint pâli. Elle écoutait d'une oreille distraite Revilla faire l'apologie mensongère de son époux disparu.

— Javier, disait-il, tu étais un homme courageux, respecté par tes hommes.

Et Dolorès songeait à ce que Jiménez lui avait raconté de sa jeunesse à Salamanque. Javier était le plus brillant des fils de Don Inigo, le plus doué pour les études comme pour les arts de la guerre mais le dernier dans la succession : il n'était que le huitième fils et ce serait Pablo, l'aîné, qui hériterait. Son grand frère qui le jalousait, qui le haïssait, qui, un jour que Jiménez l'avait vaincu au cours d'un duel amical, l'avait pris dans ses bras pour le féliciter et lui avait murmuré à l'oreille que, le jour où leur père mourrait, il le ferait jeter au fond d'un cachot et qu'il l'y laisserait mourir. Dolorès se rappelait la voix de Javier qui tremblait quand il lui avait raconté cela, la peur qui était toujours présente, qui ne l'avait jamais quitté.

— Tu étais venu ici encore enfant, disait Revilla, et tu avais appris à aimer ce pays et ses hommes farouches.

Et Dolorès songeait au jeune Javier, qui avait supplié son père de l'envoyer en Nouvelle Espagne à la mort de sa mère, qui s'était imaginé y vivre une vie d'aventure, y devenir un héros. Il était, dans le Nouveau Monde, un nouvel homme, libre de se bâtir sa propre fortune, sa propre réputation, maître de son destin. Jiménez semblait apaisé, quand il racontait ses premiers mois en Amérique à Dolorès. Puis, un indien avait tenté de l'assassiner, le poignard avait traversé la paume de sa main et la pointe s'était arrêtée à une aune seulement de sa gorge. Javier avait frappé de sa botte au genou du sauvage, l'avait renversé et, de sa main valide frappé au visage jusqu'à ce que ses doigts fussent endoloris et couverts de sang. Il avait fait arrêter les frères de l'assassin et présidé lui-même à leur torture. Le lendemain il y avait quelque chose de nouveau dans le regard des hommes de la plantation. Du respect peut-être, de la peur sans doute. Le Castillan aimait cela. Il se sentait enfin le maître. Il était devenu cruel, il avait fait régner la terreur chez les Indiens. Il avait enfoui sa peur sous la souffrance des autres.

— Nous avons une pensée pour tes amis, disait Revilla, pour ta femme, qui sont réunis ici en ce jour. Puisse la douleur de ta perte trouver consolation auprès du Seigneur.

Et Dolorès songeait à la façon qu'avait Javier de la traiter en public, de l'humilier. Mais, quand il se réfugiait dans ses bras à l'abri des regards, il devenait si fragile, si inquiet, tourmenté par l'idée d'être devenu un monstre. Et quelque chose de sa noblesse perdue lui revenait, l'espoir d'une rédemption : il avait investi toute sa fortune et ses anciens rêves d'héroïsme dans la quête des Cités d'Or. Cette expédition était sa chance de changer, de retrouver ce qu'il avait perdu. De redevenir un homme.

Elle n'entendait plus rien, elle ne se rendit même pas compte qu'on ensevelissait le corps de son mari.

Elle ne garda aucun souvenir d'être retournée au campement, d'être montée à bord d'un radeau.

Le courant avait déjà agrippé l'embarcation et l'éloignait de la berge. Il n'y avait plus qu'à gaffer pour la garder dans l'axe. Plus qu'à se laisser emporter.

— Il est grand temps de quitter cette plage, dit Prado.

Et ils la regardèrent rapetisser, disparaître dans la courbure, sans dire mot. La forêt était un tiret sombre. Vue du fleuve, elle était partout semblable.

Et Dolorès songeait que Javier l'avait détestée autant qu'il l'avait aimée.

### 3. Condors

Une journée s'était écoulée au rythme de l'eau, à tracer de grands S dans le vert de la jungle, zigzags d'une exaspérante lenteur. Seul Aritza Makhila s'en satisfaisait, barrant lui-même le radeau, apaisé par la navigation. Sentir l'embarcation répondre avec docilité au moindre de ses gestes le détendait. Le soleil, voilé d'humidité, donnait au monde une blancheur opaque, mais non moins brûlante, non moins aveuglante.

Revilla s'était isolé à l'arrière du dernier radeau. Deux soldats y jouaient aux dés et les Indiens, comme à leur habitude, somnolaient en tirant sur de courtes pipes ou traquaient leurs reflets, assis sur le rebord, les pieds dans l'eau.

Dumè et Prado se tenaient à la proue, le Corse regardant filer l'embarcation précédente.

— Comment aurait-il pu se laisser surprendre ? Jiménez ne se serait pas aventuré dans le bois de lui-même, moins encore sans une escorte armée... Et il nous savait sur le départ. Croyez-vous qu'il se serait caché pour ralentir le convoi ?

Le Galicien avait monté un petit foyer de branches sèches et passait à la flamme son pieu de chasse.

— Et votre monstre, poursuivait Renusu, pourquoi personne ne l'aurait vu ni entendu ? Il a dû rôder autour du camp un bon moment. Comment les hommes de garde auraient-ils pu ne rien remarquer ?

Le bois chuintait et la sève bouillait, noire, à la pointe.

— Êtes-vous seulement sûr qu'il s'agissait d'un animal ?

Le regard gris de Prado avait quelque chose de glacial.

— Ne vous laissez pas gagner par la peur, Dumè.

D'un bout d'index prudent il jaugea son affûtage.

— Je sais identifier les morts. Le travail d'une bête n'est pas celui d'un homme... C'est la forêt qui a pris Don Jiménez. Si cela peut vous rassurer, dites-vous qu'il s'agissait de sa destinée.

Personne n'en parla plus de la journée, jusqu'à l'établissement du nouveau campement. Des arbres bas poussaient entre les rochers : les hommes pagayèrent pour en approcher les

embarcations, que l'on amarra aux troncs. Des retenues d'eau claire, au creux des cailloux, permirent de refaire les réserves. Le moral était plutôt bon mais, bientôt, la rumeur de la mort de Jiménez se fit certitude chez les hommes.

L'émotion restait palpable avant le coucher. Personne n'appréciait le Castillan, mais sa mort brutale était pour tous un très mauvais présage. Même les hommes qui n'étaient pas de garde dormirent mal, sursautant à chaque bruit. À la lumière des feux, ils découvraient la jeune femme qui veillait, immobile dans sa robe blanche, à la limite du camp. Son regard, tourné vers l'eau, était indéchiffrable.

Une heure avant l'aube, Mateo Espina, le secrétaire du Padre, la convainquit de s'allonger. Il lui murmura longuement à l'oreille puis, à gestes doux, comme on le fait aux somnambules, parvint à l'amener jusqu'à une couche sommaire. À aucun moment elle ne sortit de sa stupeur. Son visage restait un masque, d'une beauté parfaitement froide.

Espina, à son chevet, un pistolet sur les genoux, la veilla jusqu'à l'aube. Il souriait vaguement et ses lèvres bougeaient tandis qu'il récitait à voix basse, pour lui seul, quelques vers des grands maîtres.

Les rêves de Dolorès mêlaient des histoires inventées aux événements vécus. Aucun ne venait rappeler son véritable nom, celui qu'elle portait avant les Blancs. Et aucun ne répondait à ses questions.

Javier prétendait qu'on l'avait découverte à quelques heures de Pinchollo, errant seule parmi les rochers, absente. Elle portait une tenue de fête et, de son cou, pendait la bourse d'herbes magiques que l'on confie aux victimes de sacrifices. Plus jeune qu'aujourd'hui de cinq années, Dolorès était, déjà, irrésistiblement belle. Les pères blancs avaient renoncé à en faire une moniale. Elle avait été baptisée chrétiennement le jour de son mariage avec Jiménez, dans un temple de la lune converti en chapelle. Le toit manquait, l'encens montait à la verticale, et la voix du Castillan trembla à l'heure de dire oui. Il était amoureux jusqu'à la folie.

D'aussi loin que Dolorès se souvienne, son existence avait été difficile. Les femmes la détestaient pour sa beauté, les Indiens pour la trahison que représentait son mariage. Et si tous les hommes blancs feignaient de la mépriser pour sa couleur de peau, leur haine était toujours entachée d'envie. La jeune femme ne suscitait que violence et désir. Elle avait assez de l'un comme de l'autre.

Lorsqu'elle parvenait à s'endormir, ses rêves la ramenaient dans ses maisons de Maracaibo, de Bogotá, aux côtés de Don

Jiménez. Tendre, respectueux dans le privé des chambres, il redevenait froid et cassant en public. C'était un homme à deux faces, brisé comme elle. Dolorès l'aimait.

Elle revoyait aussi parfois ses montagnes, ourlées de neige. Les cercles noirs des condors dans les cieux transparents. Les villes colossales, en pierres imbriquées, chaque bloc grand et lourd comme une demeure d'homme blanc. Les noms des anciens dieux la fuyaient. Dolorès avait beaucoup oublié. Les pillages, les incendies et les massacres. L'or inca par charrettes entières. Elle ne se souvenait de rien.

— Un pas de plus et je tire ! Reculez.

C'est la voix d'Espina qui la tira du sommeil. Le jour était là.

Penché sur elle, un des Indiens de Colleoni la scrutait. Il restait très sérieux, malgré les traits sombres qui barraient son visage, malgré l'arme que Mateo pointait sur son torse pour l'éloigner. Debout au-dessus d'elle, il la fixait sans ciller. Yeux noirs. Quelque chose de brûlant, de familier.

Puis le secrétaire, du bout de son canon, repoussa l'Indien. Il s'écarta de plusieurs pas, murmura quelques mots dans sa langue puis se détourna. S'en fut. C'était le Blanc, désormais, qui la surplombait.

Il suait. Sa bouche avait un drôle de pli.

— Ne vous en faites pas, Madame. Je prendrai soin de vous. Ces barbares...

Dolorès ferma les yeux pour ne plus voir. Elle appela les condors, mais ils ne vinrent pas.

Une embarcation mal amarrée avait, pendant la nuit, battu contre les rochers. Une des travées était fendue et on consacra la matinée à la réparer.

Chaque nouveau motif de retard rendait Jens Vellemans plus nerveux. Après s'être emporté sans raison contre un des soldats de la troupe, le Néerlandais partit au bois le temps de calmer ses nerfs, voir s'il n'y trouvait pas des fruits comestibles. Depuis que Jens connaissait la jungle, il avait appris à observer le comportement des singes, à imiter leur mode alimentaire. Ce qu'ils consommaient d'ordinaire n'était pas nocif à l'homme.

Le Néerlandais n'aimait pas la forêt, mais il avait appris à en supporter l'ambiance étrange, l'odeur moite et étouffante, l'obscurité. Il prenait garde de toujours rester à portée de voix du camp. Assis sur un arbre couché, il attendit que la vie du bois, dérangée par son intrusion, reprenne. Que le calme se fasse en lui.

Cela prit plus longtemps qu'il ne l'aurait voulu.

Vellemans revint quelques heures plus tard, le sac chargé de baies violaces aux noyaux énormes, au goût amer. Dès qu'il fut en vue, Dumè se dirigea vers lui :

— Où étiez-vous passé ? On craignait le pire...

À peine plus loin, trois soldats armés tenaient en joue Colleoni qui, bras levés, agitait la tête en tous sens.

— Que se passe-t-il encore ?

— Vous ne reveniez pas. Et les cannibales qui accompagnaient le moine ont aussi disparu.

Le Néerlandais se dirigea vers ses hommes. Revilla, Espina et Dolorès regardaient de loin. Le reste de la troupe finissait de charger les radeaux, sans hâte, sous la conduite laconique de Prado et Makhila.

— Laissez-le respirer.

Les soldats baissèrent les armes.

— El Dorado, mon bon ami, vous voilà enfin !

— Que se passe-t-il, Colleoni ? Où sont vos sauvages ?

— Les Frères indiens ? Ils ont entendu les tambours et sont partis rejoindre leur tribu. Ce ne sont pas mes sauvages, vous savez. Ils sont du monde entier.

Sur la rive, les hommes s'étaient arrêtés de porter sacs et tonneaux pour suivre l'échange. Vellemans se tourna vers le fleuve et cria :

— L'incident est clos ! On reprend la route !

Puis il tapa dans le dos d'un soldat pour leur faire rompre les rangs.

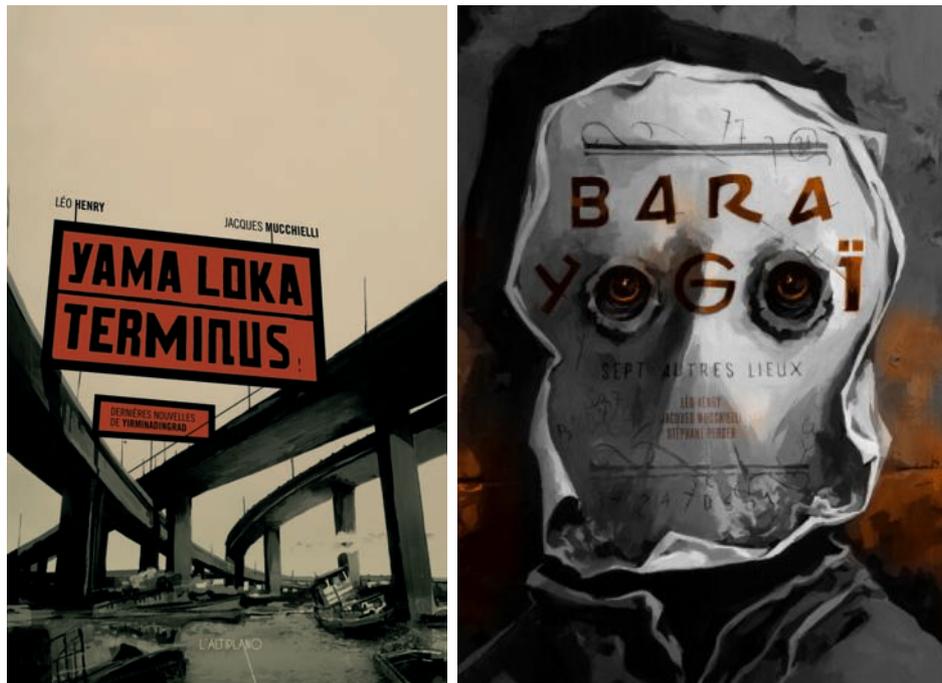
Le Vénitien fouillait déjà la besace pleine de fruits :

— De l'açaí ! Vous tenez-là une vraie merveille, El Dorado. Vous êtes bien l'enfant du pays.

Vellemans ne se souvenait d'aucun bruit de tambour. Il avait pourtant tendu l'oreille.

Le soleil était à son zénith lorsqu'on leva le camp.

## Des mêmes auteurs



[Yama Loka Terminus](#), éditions l'Altiplano, 2008  
[Bara Yogoï](#), éditions Dystopia, 2010

## Du même éditeur



[Ainsi naissent les fantômes](#), Lisa Tuttle, dirigé par Mélanie Fazi,  
15 €

[L'apocalypse des homards](#), Jean-Marc Agrati, 15 €

# Table des matières

Prologue : Tambours .....	6
Jauára ichê .....	8
1. El Dorado .....	10
2. Exils .....	15
3. Condors .....	19
4. Étoiles .....	23
Jauára ichê .....	28
5. Rapides .....	32
6. Brûlures .....	37
7. Chasses .....	42
8. Chutes .....	46
Jauára ichê .....	51
9. Descentes .....	55
10. Morsures .....	60
11. Poisons .....	65
12. Veillées .....	70
13. Cauchemars .....	75
Jauára ichê .....	79
14. Désirs .....	83
15. Sauvages .....	88
16. Présages .....	92
Jauára ichê .....	96
17. Fuites .....	99
18. Tempêtes .....	104
19. Surfaces .....	109
20. Passages .....	114
Jauára ichê .....	119
21. Manoa .....	121
22. Éden .....	126
Jauára ichê .....	131



Cet ouvrage est le deuxième livre numérique  
des éditions Dystopia et a été réalisé  
en novembre 2011 par Clément Bourgoïn